L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MAGNE & CIE.
No. 81, Rue Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 25 JUIN 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

AVIS.

Les Annonces qui seront de la ligne ordinaire des affaires d'un abonné à l'année, telles que ventes à l'encan par autorité de justice, ventes de plantations et habitations, maisons ou terrains à vendre, à louer ou à affermer, esclaves marrons, animaux égarés ou égarés &c., lui seront portes en compte séparément et aux prix ordinaires.

Les Annonces de mariages ou de décès, et tous autres avis dont le coût ne s'élèvera pas au-dessus de $5 devront être payés d'avance.

ENCORE LE NAVIRE CHARLES.

Nous voyons par les journaux de Charleston du 19 que le capitaine Gorham du "Charles" et son équipage sont arrivés à Charleston le 18, comme passagers dans la goélette *Ann* des Attakapas. Voici comment on explique l'évènement:

"Le Charles partit de la Nouvelle-Orléans, le 1er juin, avec une cargaison de marrains et 90 passagers pour Bordeaux. Dans la nuit du 3, étant à environ 50 milles de la barre il se déclara une voie d'eau et malgré l'action incessante des pompes il y avait le lendemain à deux heures du matin deux pieds et demie d'eau dans la cale. L'équipage et les passagères trouvant extrêmement alarmés, une consultation eut lieu et il fut résolu de retourner à la Nouvelle Orléans. Le vent était alors très léger et souffle de du Nord: la brise était dans la direction du Nord-Ouest. Une nouvelle difficulté survint, l'équipage était accablé de fatigue et malgré ses efforts à faire jouer les pompes l'eau gagnait tellement qu'il est pour de voir couler le bâtiment avant d'avoir pu atteindre un port.

"Le navire français Louis XIV, allant au Havre, se trouvant à peu de distance, les passagers en insistèrent pour être mis à bord. En conséquence on canot a été expédié pour demander si le capitaine du Louis XIV voulait les prendre. Non seulement il y consentit, mais il offrit même l'usage de ses embarcations et de son équipage. Le transbordement s'effectua heureusement mais au moment de quitter le navire la situation du *Charles* meilleure. L'eau montait de plus en plus rapidement, et, après un examen attentif le capitaine et l'équipage résolurent unanimement d'abandonner le bâtiment: ce qu'ils firent le 4, en se rendant à bord du Louis XIV. Trouvant que les embarcations du *Charles* étaient insuffisantes pour contenir tout l'équipage et tenir nécessaire pour transborder un port quelconque, le capitaine Gorham obtint du capitaine du Louis XIV de mettre en panne exprès pour pouvoir parler à quelque bâtiment allant soit à Nouvelle Orléans, soit à quelque autre port du golfe. Ayant aussi attendu deux heures inutilement le capitaine se décida à se diriger sur le Havane. Dans la matinée du 8, il rencontrerait la goélette *Ann*, allant des Attakapas à Portsmouth, N. H., à bord de laquelle le capitaine Gorham et son équipage s'embarquèrent. Mais l'*Ann* ayant été frappée de la foudre près du Cap Hatteras, fut obligée de retourner sur ses pas pour entrer à Charleston où elle est arrivée en assez mauvais état.

"Le capitaine Gorham a fait publier dans les journaux de Charleston le certificat suivant:

"Les nommés passagers à bord du navire *Charles*, capitaine Gorham, déclarent que le 3 juin à environ huit heures du soir, on découvrit une voie d'eau qui augmenta tellement dans la nuit qu'ils demandèrent au capitaine de les envoyer à bord du Louis XIV qui était à peu de distance. Le danger étant alors tellement que le capitaine Gorham accéda à notre demande, et fut lui-même obligé d'abandonner le navire.

"Ils certifient par le présent que le capitaine Gorham n'a abandonné son navire que lorsqu'il a trouvé impossible de le sauver et ils lui donnent cette déclaration pour lui servir en cas de besoin.

"Donné à bord du Louis XIV, dans le golfe du Mexique, le 10 juin 1841.

"Signé: Thomas Dubon, John Merrich, P. Y. Bernard, St Hubbery, Robert Pyferan.

"Par suite de quelques soupçons manifestés en plusieurs cas de ces singulières évènements le capitaine Gorham a provoqué lui-même une investigation devant le juge Gilchrist, investigation dont le *Charleston Courier* rend compte en profonde sensation.

"Le capitaine, ses deux *mates*, deux hommes de son équipage, un passager de la goélette et partie de l'équipage de la même goélette ont été interrogés et la goélette elle même a été examinée avec soin par le marshall des Etats-Unis.

"Les avocats du prisonnier, auxquels assistait le *City Attorney* assiste de l'avocat des E. U. Toutes les précautions possibles ont été prises pour obtenir la vérité. Tous les témoins ont été interrogés séparément. Après une investigation de quatre heures, le maire M. Gilchrist, a déclaré qu'il était convaincu qu'il n'y avait aucun reproche à faire au capitaine ou à son équipage. Il résulte de l'enquête que divers passagers du Louis XIV avaient écrit des lettres à leurs amis des Etats Unis et avaient confié ces lettres au capitaine Gorham pour les mettre à la poste au premier port qu'il aborderait. Trois de ces lettres ont été produites pour être ouvertes par le maire s'il avait pensé que le travail de cet ouvrage lui était trop pénible ou n'était pas jugé convenable de les ouvrir.

"Une lettre de change tirée par le capitaine Gorham, datée à bord du *Louis Quatorze* sur les armateurs du *Charles* et endossée par le capitaine du *Louis Quatorze* a aussi été produite pour montrer que les gens de Charleston avaient voulu avoir un navire pour le transport en France de ses passagers. La traite portait l'énonciation de l'objet pour lequel elle avait été tirée. Le capitaine Gorham a expliqué que cette traite lui avait été confiée pour être expédiée à ses armateurs, les deux autres copies étant demeurées à bord du *Louis Quatorze*."

Il ne saurait guère y avoir maintenant de doute sur l'affaire du *Charles*. Il n'y a en décidément ni piraterie ni révolte d'équipage, ni massacre, ni violences d'aucun genre; mais seulement abandon de navire par le capitaine, l'équipage et les passagers.

Avec tout cela ce n'en est pas moins une étrange affaire qui ne peut faire honneur au capitaine Gorham. I faut même avouer que s'il n'y avait eu que la désolation du capitaine et de l'équipage et même l'investigation faite devant les autorités de Charleston nous aurions encore eu quelques doutes, sur l'authenticité des faits rapportés; mais nous avons eu communication d'une lettre écrite par l'un des passagers du *Louis Quatorze* et cette lettre est de nature à lever toutes les incertitudes.

Il est bien positif que le capitaine Gorham, son équipage et ses passagers ont abandonné le *Charles* le 4 pour se rendre à bord du *Louis Quatorze*, sous prétexte que le *Charles* faisait de l'eau au point de compromettre la vie de tous ceux qui étaient à bord; il est bien positif aussi que les passagers font maintenant veille pour la France à bord du *Louis Quatorze* et que le capitaine Gorham et son équipage sont arrivés à Charleston. Et cela explique pourquoi tous les efforts des passagers et de l'équipage et toutes les prévisions avaient disparu à bord du *Charles* lorsqu'il a été trouvé abandonné.

Mais tout en accueillant avec bonheur une nouvelle qui met un terme aux mortelles angoisses des parens et des amis des passagers du *Charles*, ne doit-on pas tirer la conduite d'un capitaine qui, en abandonnant son navire sous un prétexte frivole, pour ne rien dire de plus, a causé de mortelles inquiétudes et un affreux, un irréparable malheur: la mort d'un honnête homme!

Comment! on déclare à Charleston que le 3 juin, il y avait deux pieds et demi d'eau dans la cale malgré le travail incessant des pompes; que le 4 au matin on désespérait de pouvoir atteindre un port avant de sombrer; et qu'enfin le capitaine se décide à abandonner son navire parce qu'on devait s'attendre à le voir sombrer d'un instant à l'autre. Et cependant, ce navire abandonné est rencontré plus tard par un *two-hoat* qui le ramène en route sans qu'on s'aperçoive quel étiste une voie d'eau! Et l'on nous assure même, qu'ayant sondé le 6, on n'a trouvé que vingt pouces d'eau dans la cale!

Nous manquerons pas d'avantage sur ce point. C'est au public à formuler lui-même son jugement sur cette déplorable affaire.

Nous apprenons de source certaine que le capitaine du "Louis Quatorze" a jeté, le 6 courant, deux cents balles de coton par-dessus bord, parce qu'il ne pouvait tenir la mer, ayant été mal chargé.

M. DE PUTRON.

Emprisonné sous le poids d'une accusation de piraterie, M. De Putron a publié dans le *Picayune* d'hier un exposé des faits relatifs à son emprisonnement. Nous croyons devoir en donner la substance sans commentaire; l'affaire devant être incessamment portée devant les tribunaux.

Pourquoi a-t-il été arrêté? on n'a pas daigné me l'apprendre. J'ai seulement appris, par les journaux et par quelques conversations particulières, que je suis accusé de piraterie et de n'être pas étranger à ce qui s'est passé à bord du Charles; et cette accusation est assez étrange. Il après tout ce que j'ai lu ou entendu, je dois, il est douteux que l'affaire du Charles soit un acte de piraterie: il est plus probable que le crime a été commis par les personnes qui se trouvaient à bord. Je pourrais en outre quel soupçon j'ai fait de mon temps depuis mon départ de la Nouvelle Orléans jusqu'à mon arrestation. D'ailleurs qui ne m'a vu commettre l'acte, je n'ai point avoué, j'avoue, commis, et je n'étais pas même alors près du lieu où l'acte a été commis. Pourquoi donc me déclare-t-on coupable? Peut-être, me dira-t-on, c'est par ce qu'il y a des circonstances qui vous accusent. Et ces circonstances les voici:

1° On a trouvé des armes à bord de l'Indépendance.

2° On a trouvé dans ma malle une armure défensive à l'épreuve de la balle.

3° On a trouvé dans ma malle un pavillon particulier opposé pavillon de pirate ou pavillon noir.

4° On a trouvé à bord un papier portant ce qu'on appelle les "articles d'accord" de nature suspecte.

5° Enfin mon bâtiment était ancré dans une place inusitée, n'avait pas de cargaison à bord et ne faisait extraordinairement aucun commerce.

C'est donc sur de simples soupçons que je suis arrêté. Je conviens pourtant que l'innocence ne présumait toujours et que toute accusation devait être prouvée.

Mais je crois même pouvoir dissiper ces soupçons. Je vins à la Nouvelle-Orléans il y a environ sept mois: je venais pour acheter un navire et l'ont trouvé et me préparais à monter une expédition pour l'Afrique et l'Amérique méridionale, pour cela j'avais intention d'acheter un autre bâtiment, lorsque j'en trouverais un à un environnes. Je resolus en attendant de visiter les ports du Texas afin de trouver des lieux de débarquement pour mes cargaisons de retour et pour ce but je pris avec moi M. Abbot, Mason et Crosby pour les charger de la garde de l'*Indépendance*.

Il explique ensuite longuement les motifs qui l'ont fait aller à la Mobile et il engage plusieurs hommes comme matelots et entre autres Thompson qui n'étant bon à rien a reçu quelques coups de second capitaine et de leurs non mécontents jusqu'à son résolution.

Il n'y a pas de loi qui défende à un capitaine d'être armé comme il l'entend ni d'avoir des armes défensives si cela lui fait plaisir.

Comment un pavillon pourrait-il prouver que celui entre les mains de qui il se trouve est un pirate? De quelle couleur sont les pavillons des pirates? Et ne pourrait-il avoir un pavillon de fantaisie sans être taxé de pirate?

Quant aux "articles du compromis," ils ne portaient aucune signature: ce qui indique assez le peu d'importance qu'on doit y attacher.

Et ceux qui auront le attentivement le récit du capitaine de Putron ne s'étonneront pas qu'il n'ait aucune marchandise à bord.

INTERIEUR.

Correspondance particulière de l'Abeille.

WASHINGTON, 15 juin 1841.

Dans la séance de ce jour au Sénat, M. Buchanan a fait un nouveau discours sur l'affaire de Mc Leod, discours dans lequel il a cherché à prouver que la lettre de M. Webster à M. Fox était dépourvue de caractère. Il est pris la parole pour prouver que le droit international n'était nullement le seul moyen sur lequel le honneur national en se faisant respecter par le gouvernement anglais la responsabilité de l'attentat au moment où il fut commis, il aurait pu se féliciter de son succès, car sur ce point son discours a été terrible et assez convaincant. L'effet qu'il a produit était bien éloigné du but qu'il s'était proposé: parmi ses auditeurs il n'en était peut-être aucun qui ne fut tout à la fois surpris et affligé de voir l'homme qui depuis tant d'années a crié "tout est bien" se lever maintenant pour proclamer tout haut que la nation est restée trop long-temps sous le coup d'un outrage qui aurait dû être immédiatement vengé. Il fut se souvenir que M. Buchanan est l'homme qui, sous le dernier régime, était président du comité des affaires étrangères, et que même après le belliqueux rapport de M. Pickens, c'est celui qui a affirmé que tout allait bien.

M. Clay a répondu à M. Buchanan d'une façon brève, mais fort animée; il a hautement défendu les principes posés dans la lettre de M. Webster; il a été en cela conforme à l'opinion qu'il a toujours exprimée. Il a affirmé que l'attaque contre la Caroline était un acte de guerre, que la Grande Bretagne était à cette époque en guerre avec les insurgés du Canada, que cette attaque rentrait dans les hostilités, qu'elle avait été entreprise sous les ordres d'un officier régulier, exécutée par des soldats qui évidemment à cet officier nommé par la couronne, et qu'il était audessous de la dignité d'une nation puissante et fière de vouloir s'en venger sur un pauvre et misérable individu qui n'était toute participait à dans l'acte, tandis qu'on pouvait et qu'on devait s'adresser au gouvernement anglais pour obtenir une réparation. M. Clay a ajouté que du reste il ne voulait pas s'engager dans la discussion au fonds, mais qu'il n'avait ju s'empêcher d'exprimer son opinion sur l'ensemble du fait. Il a fait deuxième fois de l'indignation *poétique* de M. Buchanan, indignation qui n'éclate qu'après que les amis de ce sénateur ont perdu le pouvoir. Il aurait désiré savoir également comment il se fait qu'on ait attendu plus de trois ans pour demander avec tant de violence la réparation d'une insulte reçue au commencement même de la présidence de M. Van Buren. Est-ce que par hasard les partisans de l'ancienne administration seraient flattés de s'entendre accuser de vouloir recommencer dans la guerre ce qu'ils ont prêté dans la paix? Enfin M. Clay a terminé en disant que le gouvernement général n'avait rien fait que vous devoir en intervenant dans une affaire qui pouvait entamer une guerre générale; qu'il était évident que si des hostilités étaient jamais engagées entre l'Angleterre et New York, le reste de l'Union s'y trouverait forcément entraîné; qu'il était donc nécessaire que les gouvernements des deux pays fussent consultés, parce que les Etats de la Louisiane, du Kentucky, etc., ne pouvaient consentir à se laisser dans une lutte sanglante sur la simple décision d'un jury de Lockport. "La Grande Bretagne a engagé sa responsabilité: la dernière administration lui a demandé si elle reconnaissait l'acte commis à Schlosser, et elle a répondu: oui. C'est donc elle que nous devons en rendre responsable et non pas les agents qu'elle a employés." Les idées que nous indiquons soumairement ont été développées par M. Clay avec une puissance et une vivacité qui ont produit sur tout ses auditeurs une profonde sensation.

M. Buchanan a répliqué quelques mots à M. Clay, puis M. Allen s'est permis quelques observations qui ne méritent pas même une mention. Le renvoi a été ordonné sur le champ et le sénat s'est formé en comité et exécutif pour s'ajourner ensuite après une courte séance.

Thomas Allen, éditeur du Madisonian, a été élu imprimeur du Sénat. Les prix qui lui sont accordés sont de 300 pour cent audessous de ceux qu'on a payés jusqu'ici.

La Chambre a perdu huit heures de séance dans une inutile discussion sur le 21e. paragraphe de résolution. Le fait est que les locofocos de ce parti cherchent tous les moyens de prolonger les discussions qui peuvent y amener de l'irritation et arrêter la marche des affaires. La question soulevée aujourd'hui avait été déjà décidée la semaine dernière, mais M. Ingersoll, locofoco, a demandé une re-consération du vote et on a perdu deux jours en débats inutiles, sinon dangereux. On a bien pu par le vote d'aujourd'hui, quel était le but de la motion d'Ingersoll; les manœuvres du parti auquel il appartient ont éclaté au grand jour. Si les whigs n'y prennent garde, la motion extraordinaire deviendra une manœuvre régulière. Si nous avions vu hier et aujourd'hui M. Calhoun assistant à la séance de la Chambre, si vous avez aperçu le sourire sardonique qui animait ses lèvres, l'air de satisfaction qui perçait sur son visage, tandis qu'il suivait les discussions et assistait aux scènes bruyantes qui avaient lieu entre nos représentants, vous auriez compris combien ces discussions, ces brèches, ce trouble sont agréables à l'ambition désappointée des partisans de l'ancienne administration.

L. M.

OHIO—Un meurtre a été commis dernièrement dans le pénitentiaire de Columbus, et ce meurtre est d'autant plus horrible qu'il a eu lieu sans provocation de la part de la victime. M. Cyrus Selle, gardien chargé de la surveillance des tailleurs de pierre, était travaillant occupé à scier dans un coin de l'atelier, lorsqu'un des détenus, nommé Clarke saisit une hache et s'approchant de lui par derrière, le frappa de trois coups qui portèrent sur le crâne et sur la nuque; la tête fut presque séparée du tronc, et M. C. Selle expira presque immédiatement. Une seule des blessures aurait suffi pour lui donner la mort. Les autres détenus, loin de seconder le meurtrier, s'élancèrent aussitôt sur lui et le tinrent en respect jusqu'au moment où la garde vint s'en emparer. Clarke était déjà au pénitentiaire depuis sept ans et avait encore huit ans à y passer: il va être soumis à un nouveau jugement dont l'issue ne saurait être douteuse: il sera condamné à être pendu.

FANNY ELSSLER—Le succès qu'a obtenu Fanny Elsler à son retour à New-York, est peut-être plus brillant encore que celui qui l'a accueilli dès son arrivée; voici comme dit à ce sujet le *Herald* du 15 courant: "D'après le calme avec lequel avait été reçue la nouvelle du retour de Fanny, on supposait que son engagement se passerait avec la plus grande tranquillité. Au grand étonnement de tout le monde, la fête Elsler fut une à cette hier soir plus ardente que jamais. Le parterre était garni d'une innombrable foule de dilettanti; aux premières lignes se pressaient les gens du haut ton, et les autres loges, l'amphithéâtre, les galeries regorgeaient de spectateurs qui attendaient avec impatience l'apparition de la divinité. Bien des amateurs n'ont pu trouver place, et quelques uns se plaignaient très fort que le directeur n'eût pas mis les places à l'encan. Lorsque Fanny parut, toutes les salles se levèrent, et cette grande salle du théâtre soit d'une solidité à toute épreuve, pour avoir résisté au choc des terribles démonstrations d'enthousiasme aux quelles elles ont été exposées, et à ne pas s'écrouler sur le public. Durant tout le ballet, tous les pas si gracieux de la charmante danseuse, toutes ses pirouettes si hardies et si aisées, et toutes ses poses si séduisantes ont été accompagnées d'un bruyant concert d'applaudissements. Il en a été de même de la Cachucha, et il a fallu que Fanny vînt après le saute du rideau recevoir de nouveaux témoignages de sympathie. Elle y a répondu par une allocution qu'elle a prononcée d'une voix émue et la main sur le cœur. "C'est une douce chose, se-t-elle dit, de se faire de nouveaux amis, mais j'éprouve ce soir qu'il est bien plus doux encore d'en retrouver d'ancienne." Alors les fleurs, les roses, les bouquets sont tombés à ses pieds: elle en a ramassé le plus possible et s'est retirée au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens." Il paraît que les choses se passeront à New-York absolument comme à la Nouvelle-Orléans.

Instruction publique—La population totale du Connecticut est d'environ 300,000 habitants; et il résulte du dernier recensement que sur ce nombre on n'a trouvé qu'un seul homme qui ne sût ni lire ni écrire.

EXTERIEUR.

INDES OCCIDENTALES.—On a reçu à New York des journaux de la Jamaïque qui vont jusqu'au 28 mai; ils renferment des nouvelles des petites Antilles jusqu'au 15 du même mois.

BARBADES.—Ces îles ont beaucoup souffert d'une longue sécheresse, mais heureusement le tort qu'elle a causé, a été réparé par des pluies abondantes, et l'on a grand espoir pour la moisson prochaine.

LA DOMINIQUE.—La législature a passé un bill qui frappe d'un droit de un pour cent toutes les importations et exportations. Le produit de ce nouveau droit est destiné à l'établissement des voies de communication. Un autre droit qui pèse spécialement sur les importations, est destiné à faire face aux £10,000 nécessaires pour rembourser l'emprunt du gouvernement. Le gouverneur général a refusé son assentiment à ces deux bills.

Les autres nouvelles sont absolument dépourvues d'intérêt.

ET *Le Roi des Mosquites*, qui vient de mourir tout récemment, a désigné pour son héritière la Reine de la Grande Bretagne. Ce prince était le chef d'une tribu d'Indiens qui jadis habitaient la province de Honduras, dans l'Amérique Centrale, et dont le territoire comprenait une étendue de 125 lieues sur la mer des Caraïbes et la baie de Honduras. Les Anglais, qui déjà ont été maîtres de ce territoire et qui en l'ont abandonné que vers 1778, ne seront-ils pas tentés de faire valoir les nouveaux droits que leur donne le testament de feu *Roi Mosquites*?

La lettre suivante vient de nous être adressée par M. L. C. Duncan. Nous nous faisons un véritable plaisir de l'insérer dans nos colonnes:

Nouvelle-Orléans, le 23 juin 1841.

Monsieur,

Le plus de famille qui s'était fait un grand plaisir, au commencement de chaque année de vous envoyer un faible contribution pour le soulagement des malheureux prisonniers de notre ville, se trouve réduit cette année, que ce n'est qu'à présent qu'il lui est permis de faire son offrande annuelle. Veuillez, Monsieur, l'accepter; elle est faite de bon cœur.

Ci-inclus un billet de $50 de la Banque des Amérikains, No. 590.—lettre B.—8 mai 1840.

Je suis, Monsieur, votre &c. &c.

LE PERE DE FAMILLE.

M. L. C. Duncan, présent.

VARIÉTÉS.

MŒURS DE LA DALMATIE.
LA FILLE DE MARCO MARCOWISCH.

[Voir l'Abeille d'hier.]

II.

Pendant que ces choses se passaient aux Ecueils, une tempête apparaissait à l'horizon de Zara; les marins de la flotille vénitienne stationnée dans ce port se soulevaient contre leurs officiers, et les plus grèves désordres en suivirent. Ce qui contribua surtout à les augmenter, ce fut l'absence du commissaire-général des galères, Pier Gradenigo, qu'on chercha vainement. Au lever du soleil, quand les portes de la ville furent ouvertes, les plus furieux d'entre les marins apprirent qu'il était parti pour Venise le jour d'après en jetant l'argenal, quand Gradenigo apparut tout à coup au milieu d'eux, tout prêt à désarmer, mais menaçant.

Quelques officiers jetèrent sur lui de sombres regards.—Il vient quand le danger est passé, disaient-ils; et parce qu'il possède un des beaux noms de Venise, il se croit tout permis.

—Le conseil des Dix a bien fait tomber la tête de Falier; ajouta un pilote dalmate; nous venons si celle de cet jeune fou tient plus solidement sur ses épaules que celle du vieux doge.

—Ecoutez, voici qu'il fait le harangueur.

En effet, Pier Gradenigo s'adressait alors aux révoltés:

—Votre conduite est déloyale, enfans de Venise, leur disait-il! Voulez-vous donc forcer la patrie à vous rendre? Quelle opinion aurons de nous ces Dalmates turbulens, toujours prêts à en soulever contre notre patrie? Ce est leur mettre aux mains des armes avec lesquelles ils nous frapperont. Que vous manquent-il? Avez vous des griefs ce être vous supérieurs? Ne suis-je pas le représentant du sénat pour vous rendre la justice qui vous est due? Lequel d'entre vous peut me reprocher de ne pas l'avoir écouté, quand il est venu à moi? Suis-je pour vous un tyran?

—Non! non! hurlèrent des centaines de voix.

Eh bien rentrez donc dans le devoir, et souvenez-vous que la discipline militaire, est la première vertu du soldat. Si vous obéissez à cette heure, un jour viendra votre obéissance, et votre belle Venise a vu plus d'un marin obscur devenir amiral de ses galères.

Cette terminaison adroite eut un plein succès, et d'ailleurs Gradenigo était aimé des marins, à cause de sa générosité, de son antique jeunesse et de la loyauté, en massacrant, et nations ses grands talens, l'avaient poussé de bonne heure au pouvoir, et la raison qui le faisait adorer du peuple le rendait l'objet de la jalousie des officiers.

Le jeune patricien fut entouré par cette multitude révolte qui le cloya et lui fit une profession d'un dévouement inexplicable; puis on le hua, quand il tant d'avant ne révélant que meurtre et pillage, se séparèrent aussitôt et retournèrent paisiblement sur leurs galères.

Mais une délation était déjà proposée par le pilote dalmate: quelques officiers, elle jetait aussitôt pour Venise, afin que le ténébreux conseil de Dix dégradât Gradenigo avant deserte son poste à l'heure du danger.

Or, Pier Grandenigo, c'était le jeune et obscur marin des Ecueils, c'était Orsino Cattanee.

Six jours après, Gradenigo était de nouveau de garde et conduit à Venise dans le plus grand secret pour paraître devant le Conseil des Dix.

III.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis les événemens que nous venons de raconter; d'étranges choses avaient eu lieu sur les Ecueils. Après l'enlèvement du jeune commissaire de galères, Marcowisch, attribuant cette disparition à la haine d'Orsino Cattanee et non à ses véritables causes, poursuivit sa fille avec une féroce impétuosité et incessante; il lui désignait avec une épouvantable raillerie la loyauté de ce gentilhomme qui devait lui rendre l'honneur, qui donnerait autant à son enfant, elle devait être heureuse et fière. Ainsi les autres reproches: enfin la haine rendit Marcowisch si injuste, si mauvais père et si cruel, que l'infortunée Manuela, se croyant d'ailleurs délaissée par Orsino, s'abandonna au plus violent désespoir et mourut en devenant mère.

Marcowisch comprit, mais trop tard, l'étendue de sa faute, ne pouvant plus vivre aux Ecueils, et devant renoncer pour un temps à sa vengeance, il quitta la contrée avec toute sa famille, et son aïa se fixer à Stafilie près de la belle plage de Castello par de là le canal de Brazza.

De son côté, Pier Gradenigo endurait d'affreuses tortures physiques et morales, relégué dans un cachot obscur, il attendait impatiemment son arrêt, car sa vie était rester au village des Ecueils; il aimait passionnément Manuela, et il avait laissé la jeune fille dans une position désespérée. Enfin le jour de sa délivrance vint, et comme il se portait à réparer pour la Dalmatie, il apprit l'affreux trépas de celle qu'il avait adorée.

Jacopo Mocenigo, son oncle, un des membres les plus influens du conseil des Dix, celui auquel il devait sa liberté, comprit parfaitement le désespoir de la position du jeune homme; il avait commis une faute grave en abandonnant ses postes, mais il ne l'avait pas abandonné à l'heure du danger; loin de là, il était montré habile et courageux; sa présence avait apaisé la révolte, et ce que n'avaient pu faire en une nuit les officiers de toute la flotille, lui seul l'avait fait en un instant.

Mocenigo pesa toutes ces considérations et finit par les faire partager à ses illustres et dangereux collègues; les calomniateurs furent punis à leur tour, et pour que la réparation fut éclatante, Pier Gradenigo fut réintégré dans sa charge de commissaire général des galères de Zara.

Il partit avec transport cette réintégration; son cœur se serait à la pensée de revoir ces lieux si pleins du tendre souvenir de cette gracieuse Manuela qu'il avait tant aimée. La Dalmatie lui semblerait désormais affreuse; mais ce que l'horrible souvenir avait résolu devait être exécuté. Il alla à Venise prier au Lido.

La galère vénitienne qui portait Pier Gradenigo navigua deux jours dans la haute mer, une fraîche brise d'est favorisait sa navigation. Le troisième jour, un peu avant le coucher du soleil, le vent changea; de gros nuages noirs montraient au ciel dans la direction de la Grèce; l'atmosphère était accablante, les flots clapotaient bruyamment; le pilote, cet ancien des tempêtes, rasait les ondes en poussant son cri sinistre, et la nuit vint jeter son triste voile sur cette scène effrayante.

La galère avait depuis longtemps dépassé Zara; le pilote, égaré, croyant pouvoir toucher terre sans aucun danger, rangea la côte: Pier Gradenigo, en face de ce dangereux archipel de Brazza, tant redoutée, l'avaient poussé de bonne heure au pouvoir, et la raison qui le faisait adorer du peuple le rendait l'objet de la jalousie des officiers.

Le jeune patricien fut entouré par cette multitude révolte qui le cloya et lui fit une profession d'un dévouement inexplicable; puis on le hua, qui l'instant d'avant ne révélaient que meurtre et pillage, se séparèrent aussitôt et retournèrent paisiblement sur leurs galères.

Mais une délation était déjà proposée par le pilote dalmate: quelques officiers, elle jetait aussitôt pour Venise, afin que le ténébreux conseil de Dix dégradât Gradenigo avant deserte son poste à l'heure du danger.

Or, Pier Grandenigo, c'était le jeune et obscur marin des Ecueils, c'était Orsino Cattanee.

Six jours après, Gradenigo était de nouveau de garde et conduit à Venise dans le plus grand secret pour paraître devant le Conseil des Dix.

III.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis les événemens que nous venons de raconter; d'étranges choses avaient eu lieu sur les Ecueils. Après l'enlèvement du jeune commissaire de galères, Marcowisch, attribuant cette disparition à la haine d'Orsino Cattanee et non à ses véritables causes, poursuivit sa fille avec une féroce impétuosité et incessante; il lui désignait avec une épouvantable raillerie la loyauté de ce gentilhomme qui devait lui rendre l'honneur, qui donnerait autant à son enfant, elle devait être heureuse et fière. Ainsi les autres reproches: enfin la haine rendit Marcowisch si injuste, si mauvais père et si cruel, que l'infortunée Manuela, se croyant d'ailleurs délaissée par Orsino, s'abandonna au plus violent désespoir et mourut en devenant mère.

Marcowisch comprit, mais trop tard, l'étendue de sa faute, ne pouvant plus vivre aux Ecueils, et devant renoncer pour un temps à sa vengeance, il quitta la contrée avec toute sa famille, et son aïa se fixer à Stafilie près de la belle plage de Castello par de là le canal de Brazza.

De son côté, Pier Gradenigo endurait d'affreuses tortures physiques et morales, relégué dans un cachot obscur, il attendait impatiemment son arrêt, car sa vie était rester au village des Ecueils; il aimait passionnément Manuela, et il avait laissé la jeune fille dans une position désespérée. Enfin le jour de sa délivrance vint, et comme il se portait à réparer pour la Dalmatie, il apprit l'affreux trépas de celle qu'il avait adorée.

Jacopo Mocenigo, son oncle, un des membres les plus influens du conseil des Dix, celui auquel il devait sa liberté, comprit parfaitement le désespoir de la position du jeune homme; il avait commis une faute grave en abandonnant ses postes, mais il ne l'avait pas abandonné à l'heure du danger; loin de là, il était montré habile et courageux; sa présence avait apaisé la révolte, et ce que n'avaient pu faire en une nuit les officiers de toute la flotille, lui seul l'avait fait en un instant.

Mocenigo pesa toutes ces considérations et finit par les faire partager à ses illustres et dangereux collègues; les calomniateurs furent punis à leur tour, et pour que la réparation fut éclatante, Pier Gradenigo fut réintégré dans sa charge de commissaire général des galères de Zara.

Il partit avec transport cette réintégration; son cœur se serait à la pensée de revoir ces lieux si pleins du tendre souvenir de cette gracieuse Manuela qu'il avait tant aimée. La Dalmatie lui semblerait désormais affreuse; mais ce que l'horrible souvenir avait résolu devait être exécuté. Il alla à Venise prier au Lido.

La galère vénitienne qui portait Pier Gradenigo navigua deux jours dans la haute mer, une fraîche brise d'est favorisait sa navigation. Le troisième jour, un peu avant le coucher du soleil, le vent changea; de gros nuages noirs montraient au ciel dans la direction de la Grèce; l'atmosphère était accablante, les flots clapotaient bruyamment; le pilote, cet ancien des tempêtes, rasait les ondes en poussant son cri sinistre, et la nuit vint jeter son triste voile sur cette scène effrayante.

La galère avait depuis longtemps dépassé Zara; le pilote, égaré, croyant pouvoir toucher terre sans aucun danger, rangea la côte: Pier Gradenigo, en face de ce dangereux archipel de Brazza, tant redoutée des Grecs et des Ancoulines. Le vent redoublait avec furie, un des mâts de la galère était brisé, l'action du gouvernail devenait impossible, et leur dernière ressource, les câbles de leurs deux ancres s'étaient rompus. La galère, saisie par un grand tourbillon, brisait contre un des récifs dont cette mer est semée.

Le canon de détresse des infortunés fut entendu et les marinis de la côte se tardèrent pas à apparaître sur la scène de ce grand désastre.

Au lever du soleil, trois ou quatre personnes se présentaient dans une cabane assez misérable, isolée d'un lit sur lequel gisait un jeune homme, il avait nagé jusqu'à la rive avec un courage presque surhumain, et les paysans l'avaient recueilli avec une pitié compatissante; épuisé de fatigue, ce malheureux se dressa sur sa couche et demanda de nouveau un peu de vin et quelque nourriture; alors il ouvrit les yeux et regarda les personnes qui l'entouraient; puis, jou-sant un cri, il retomba épuisé.

Un vieillard répondit à son cri.—Le naufrage, c'était l'air Gradenigo, et le maître de la cabane, c'était Marco Marcowisch, le père de la Manuéla!

La femme de Marcowisch, son frère et son beau-frère reconnaissent assistât le faux Orsino Cattanee, le sentiment de l'outrage effaçant alors cette pitié qu'ils lui avaient prodiguer, trois poignards sortirent de leur gaîne et furent levés sur la poitrine de cet homme; mais, se ravisant tout à coup, les bras retombèrent, et le maître parla de la sorte à Pier:

—Tu as tué ma fille, Orsine Cattanee, j'ai juré que tu mourrais de ma main; mais comme le hasard t'a fait boire mon vin et manger mon pain, tu es sacré pour le Dalmate. Dieu t'a jeté dans une tempête sur notre sol où l'hospitalité est sainte, tu en sortiras sain et sauf. Orsine Cattanee; vous ne comprenez pas cela, vous autres patriciens de Venise.

—Je ne sais pas celui que tu pense, réplique l'malheureux d'une voix faible. Je suis Pier Gradenigo.

—Tu es le ravisseur de l'honneur de ma maison, tu es l'assassin de ma fille; quant à ton nom qu'importe!

—Hélas! Dieu m'est témoin que malgré sa condition infâme, ta fille fut devenue l'alliée des doges.

—Les lèches redoutaient bravas quand ceux qui pouvaient les faire rougir sont morts. Mais il ne s'agit pas de cela; guérie-toi vite afin de quitter mon toit au plus vite, car il y a des instans où toute ma haine se réveille.

Puis se tournant vers les membres de sa famille qui roulaient des yeux ardens, il leur dit d'une voix sévère:

—Quant à cet homme, il est sacré pour vous!

Gradenigo était en proie à des tortures inouies; qu'on juge ce qu'il souffrit durant les dix jours qu'il passa au milieu de ces êtres terribles qui avaient juré sa mort.

Enfin les forces lui revinrent, et un matin Marcowisch lui dit qu'il pouvait partir, qu'il était libre! Surpris de cette générosité, Pier prit sa main en l'essuyant de toute sa gratitude; mais Marcowisch le repousa avec colère, en lui disant que ces trésors ne lui rendraient pas sa fille, car la terre ne rend rien de ce qu'elle a dévoré.

Une grande barque partait le soir même pour Venise; Gradenigo s'entendit avec le capitaine, et prenant congé de ses hôtes qui échangèrent de sombres regards, il se hâta de gagner le rivage où l'attendait le navire sauveur.

Le voyage se fit avec une grande rapidité, sans aucun incident remarquable. Quand Gradenigo aperçut les lois les toits de sa Venise bien aimée, l'oppression qui brisait sa poitrine fit place à un sentiment de bonheur qu'il n'avait pas ressenti depuis long-temps; il échappait enfin à cet homme dont le regard fanéouvent le pourrissait jusque dans les ténèbres. La faute dépassa le Lido, le couvent des arméniens, et vint s'arrêter en face du magnifique palais ducal.

Gradenigo, léger comme un enfant, sauta sur les dalles et salua cette piazzetta qu'il ne croyait plus revoir; mais, au même instant, un homme qui venait de sortir de la cale de la flute, où il était tout caché, lui frappa sur l'épaule: et cet homme, c'était Marcowisch.

—Tu avais oublié la devise des Défunes, infâme séducteur! lui cria-t-il: "qu'il n'est rien pas, ne se mancilla pas!"

Et d'un coup de poignard il frappa au cœur le malheureux Pier Gradenigo, qui tomba; puis traversant rapidement la Piazetta, il s'engouffra dans une des ruelles de Venise, où il disparut.

LOTTIN DE LAVAL.

MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIÉS

Brick Hekatah, Harris, Philadelphie, 9 à J. B. Whitney
Ucoli, Kershaw, Kearney, Matamoras, J. Bellow
Hudson, Cleft, Apalachicola et Et. Marks,
Rogers & Hulbert capit
Helen, Boye, Mobile,
Steamer Express Mail, Moldorman, Cincinnati, W C Tompkins & co
Oulnare, Watson, St. Louis, Valentine & Buddick

ARRIVÉS.

Bateau